

Québec français



La littérature antillaise Une littérature de l'Amérique

Joubert Satyre

Number 154, Summer 2009

La francophonie dans les Amériques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1823ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

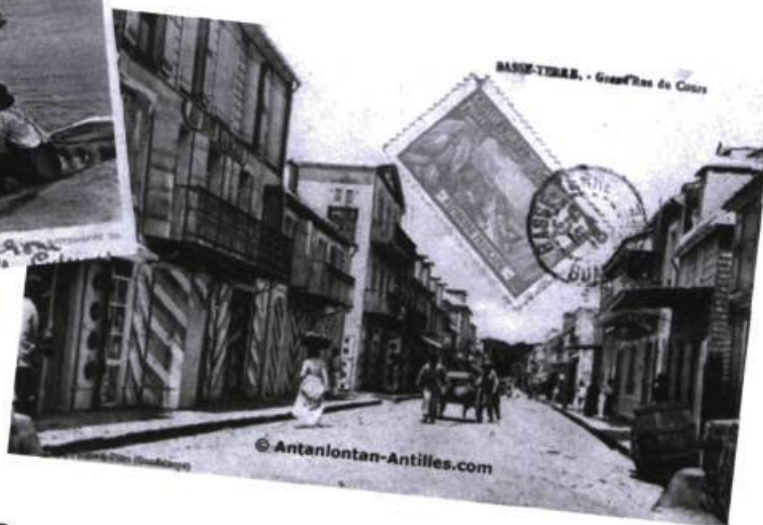
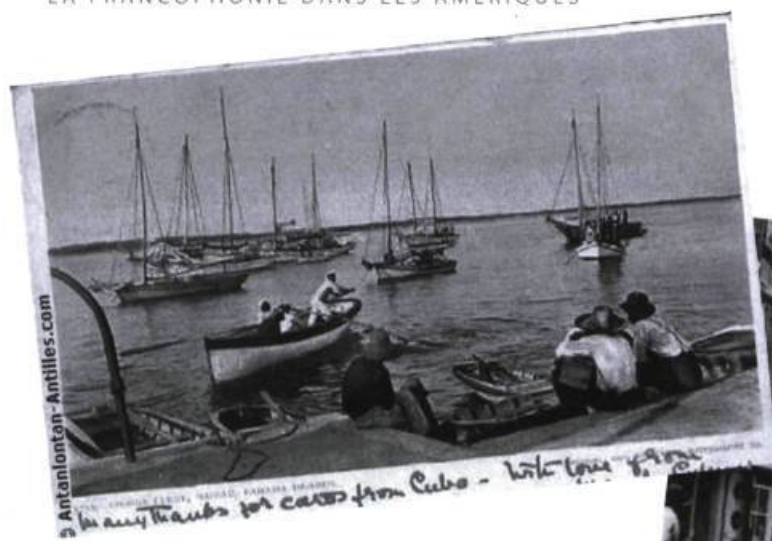
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Satyre, J. (2009). La littérature antillaise : une littérature de l'Amérique. *Québec français*, (154), 86–89.



La littérature antillaise : une littérature de l'Amérique

par Joubert Satyre*

Malgré leur isolement géographique et linguistique par rapport au reste du continent américain, les littératures antillaises se rattachent au grand bloc que constituent les littératures américaines¹. Examinons les raisons de ce double isolement. Par littératures antillaises, nous entendons celles d'Haïti, de la Martinique et de la Guadeloupe, îles de la mer des Caraïbes qui donnent l'image d'un éclatement géographique dont le seul facteur d'unité serait l'omniprésence de l'océan. Mais la mer relie aussi ce qu'elle semble diviser. L'isolement géographique des Antilles n'est donc qu'apparent. De plus, ces littératures sont écrites en français et en créole dans un continent dont les langues principales sont l'anglais, l'espagnol et le portugais, cette dernière langue étant parlée au Brésil, dont le poids sur le plan géographique, économique et culturel est loin d'être négligeable. Cependant, çà et là, sur le reste du continent, en Louisiane, en Guyane et dans d'autres îles des Caraïbes, au Québec et dans d'autres provinces du Canada, existent des poches linguistiques créoles et françaises qui mettent en relation non seulement tout l'archipel des Antilles, mais aussi ces dernières et l'Amérique.

Quels sont les éléments qui fondent l'américanité de la littérature antillaise ? Avant de tenter une réponse, il faudrait questionner la notion même d'américanité. Comme le rappelle Jean Morency, l'américanité est une notion difficile à cerner : « [J']aimerais démontrer que l'américanité est une notion pour le moins complexe, qui peut être associée autant à une sensibilité, voire à un imaginaire collectif, déterminant et privilégiant certaines thématiques (l'espace, la nature, la "frontière", la solitude, etc.) qu'à une esthétique propre aux littératures postcoloniales (affirmation culturelle, contestation des formes établies, réflexion sur les genres littéraires, travail sur la langue, etc.)² ». Bien que des éléments du premier volet de l'américanité telle que définie par Morency

puissent être appliqués à la littérature antillaise, ce sont surtout ceux du second volet qui décrivent le mieux cette américanité. C'est sur cette réflexion que nous nous baserons pour définir ce qui fait l'américanité de la littérature antillaise.

L'histoire

L'histoire des Antilles est peut-être l'un des éléments les plus importants dont il faut tenir compte dans toute lecture critique et toute approche pédagogique des œuvres littéraires de cette région. Contrairement à d'autres pays où la mémoire historique fondatrice semble avoir été oubliée par les écrivains parce qu'elle remonte à un passé très lointain, cette mémoire est trop récente et surtout trop violente pour être escamotée par la littérature antillaise. De plus, c'est ce passé historique commun qui fonde l'américanité de cette littérature. Les Antilles ont été « découvertes » vers la fin du XV^e siècle, au cours des grands voyages d'exploration initiés par Christophe Colomb. Elles étaient alors peuplées par des autochtones (tainos, arawak, karib) qui avaient une organisation sociale, politique et religieuse. Par exemple, Haïti était divisée en cinq caciquats ou royaumes, et l'un de ces royaumes était gouverné par une reine appelée Anacaona, danseuse et poétesse de renom. Sur le plan religieux, ces peuples étaient animistes. Pour se nourrir, ils pratiquaient l'agriculture, la cueillette et la chasse. L'arrivée des Espagnols mit fin brutalement à ce mode de vie. Ces peuples autochtones furent obligés de payer des impôts, de travailler dans les mines d'or et, comme ils n'étaient pas habitués à ces rudes travaux ni aux mauvais traitements que leur infligèrent les Espagnols, ils furent rapidement décimés. À cela, il faut ajouter les maladies apportées par les Conquistadors, les armes meurtrières, les chevaux, les chiens que ces derniers employaient pour mater les révoltes. C'était le premier génocide des temps modernes.

Pour remplacer cette main-d'œuvre, les Espagnols se tournèrent vers l'Afrique. Les premiers esclaves africains arrivèrent dans les Antilles vers 1520. Des guerres firent perdre à l'Espagne quelques-uns de ses territoires coloniaux dans les Antilles. Les Français prirent alors la relève des Espagnols et systématisèrent l'esclavage et la traite négrière, qui devinrent alors les piliers de leur économie. Ces pratiques infâmes ne prirent fin qu'au XIX^e siècle. On estime que 15 millions d'Africains environ furent vendus comme esclaves sur les plantations du Nouveau Monde. Cependant, l'histoire des Antilles ne se résume pas à cette déterritorialisation originelle ni aux expériences traumatisantes qui la suivirent ; elle est aussi celle de la révolte, de la rébellion, de la résistance à l'oppression. [Par exemple], Haïti, où la négritude se mit debout pour la première fois, selon le mot de Césaire, vit la première révolte d'esclaves couronnée de succès³. Néanmoins, en dépit de leurs velléités d'indépendance d'ailleurs vite étouffées, la Martinique et la Guadeloupe sont des départements français d'outremer. Cette situation est magistralement analysée par Édouard Glissant, qui l'assimile à une néantisation, à une « colonisation réussie », en ce qui concerne la Martinique⁴. Malgré son indépendance, qui date des débuts du XIX^e siècle, Haïti n'a pas encore éradiqué complètement son passé colonial. D'une certaine manière, les effets de la traite et de l'esclavage se ressentent donc encore aux Antilles. Voilà pourquoi la littérature antillaise, en tant que lieu d'expression de l'identité, est un dévoilement de ce passé, déformé par l'histoire officielle.

Il semble pourtant que l'expérience historique dans le Nouveau Monde, en tant que premier élément de leur américanité a été, par le passé, oubliée par les littératures antillaises. À ce sujet, elles ont été, au cours de leur histoire, marquées par une double nostalgie qui est un oubli de leur américanité et qui illustre le destin des Antilles « en porte à faux sur leur réalité ». La première nostalgie, celle de l'Europe, trouve son expression dans les œuvres des poètes antillais békés⁵, ces Européens en exil, qui ont imité servilement les modèles métropolitains en vue d'une reconnaissance parisienne. La seconde nostalgie est celle de l'Afrique avec l'indigénisme haïtien et

le mouvement de la Négritude initié par Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et Léon-Gontran Damas. Bien que cette nostalgie soit atténuée par le désir d'explorer le réel antillais, elle n'illustre pas moins un oubli de l'ancrage américain de la littérature antillaise. Cette double quête d'une origine perdue s'apparente à la quête d'une pureté européenne ou africaine, et est donc refus du métissage et de la métamorphose que l'Amérique impose aux hommes et aux cultures qui débarquent sur ses rives. L'adaptation au milieu américain suppose une transformation des pratiques culturelles et des êtres vivants qui y sont transplantés. C'est ce processus de reterritorialisation que le Cubain Fernando Ortiz appelle transculturation⁶. La littérature antillaise, du moins en ce qui concerne la Martinique et la Guadeloupe, n'assumera pleinement son américanité qu'avec l'antillanité théorisée par Édouard Glissant et la créolité de Chamoiseau, Confiant et Bernabé, bien que ce dernier courant semble s'enfermer dans un certain essentialisme, assez éloigné du divers, de l'imprévu qui caractérisent l'américanité⁷.

Malgré ses liens évidents avec les autres littératures antillaises d'expression française et créole, la littérature haïtienne est un cas particulier, car l'indépendance acquise en 1804 a tempéré la double nostalgie de l'Europe et de l'Afrique. Dès ses débuts, elle se définit par son nationalisme, son ancrage américain. D'ailleurs, ce désir d'américanité se trouve même dans le nom taino Haïti qui a été redonné à l'île, après l'indépendance. On se rappellera que l'île a été dépouillée à deux reprises de son nom originel : d'abord, elle a été renommée Hispaniola par les Espagnols, puis Saint-Domingue par les Français. Ce geste de la part des Haïtiens est d'une grande portée symbolique : du point de vue de l'américanisation, il marque la rupture avec l'intrusion violente de l'Europe dans l'histoire américaine, la volonté de renouer, par-delà la traite et l'esclavage, avec le passé autochtone. Pour cette raison, la littérature haïtienne est, de toutes les littératures antillaises, celle qui évoque le plus la figure de l'Indien. Maximilien Laroche justifie cette présence de la manière suivante : « La permanence, chez les écrivains haïtiens, de la figure de la reine Anacaona trahie, capturée et immolée

par les Espagnols, au début du XVI^e siècle, ne peut s'expliquer que par ce pouvoir de l'identification symbolique de réinvestir le présent dans le passé, de prolonger la lutte d'hier dans les combats d'aujourd'hui⁸ ».

Le métissage

Le second élément qui fait de la littérature antillaise une littérature américaine est le métissage. Il semble que le métissage est le devenir de toute culture, de toute langue en contact avec d'autres. Contre l'enfermement et la prétention à la pureté des cultures « ataviques », le métissage vante les valeurs de l'aventure et de la rencontre. Presque tous les théoriciens de l'américanité, de Alejo Carpentier à Carlos Fuentes, de Fernando Ortiz à Édouard Glissant, ont défini l'Amérique comme la terre de tous les mélanges, qu'ils soient culturels ou biologiques. Le terme « métissage » est modulé sous toutes les formes : il est hybridité, transculture, baroque, créolisation, ce dernier terme étant défini par Glissant comme « le métissage sans limites, dont les éléments sont démultipliés, les résultantes imprévisibles⁹ ». De plus, le mot « métissage » semble, sous la plume de Glissant, avoir comme synonymes antillanité et américanisation. Selon le théoricien, l'antillanité est l'unique processus d'américanisation d'Européens, d'Africains et d'Asiatiques à travers l'archipel antillais. Elle transcende les différences culturelles et linguistiques entre les peuples de l'archipel, qui ont en partage la même histoire américaine. Le devoir des écrivains est de rééquilibrer les différents éléments de cette culture mélangée, en dévoilant sa part africaine qui a été infériorisée, raturée par l'action coloniale.

La déterritorialisation de la langue

La langue est le lieu où se manifeste avec éclat ce métissage, et elle est, à notre avis, la meilleure illustration de l'ancrage de la littérature antillaise dans l'Amérique.

C'est maintenant un *topos* des études francophones qui, à la suite d'une relecture de Deleuze / Guattari, parlent d'un emploi « mineur » du français par les écrivains maghrébins, africains antillais. Ces écrivains eux-mêmes, en particulier les Antillais, inscrivent dans leurs textes, soit sous forme de réflexions, de « métadiscours

langagier », soit dans leur pratique scripturale, leur appropriation du français, qui n'est pas sans rappeler l'anthropophagie culturelle des modernistes brésiliens ou ce que Laroche appelle « l'esthétique de la manducation¹⁰ ». L'emploi du français ne va pas de soi pour les écrivains antillais, qui sont des « voleurs de langue », comme tous les écrivains francophones. Lise Gauvin parle de leur « surconscience linguistique¹¹ » et propose même d'appeler les littératures francophones « littératures de l'intranquillité ». La langue y est mise en scène et devient un « lieu de réflexion privilégié », un « territoire imaginaire à la fois ouvert et contraint ».

Le projet de déterritorialiser la langue française est assez récent chez les écrivains martiniquais et guadeloupéens, tandis qu'il fait partie intégrante du nationalisme littéraire haïtien, car, dès 1836, des écrivains ont décidé de relativiser la langue française, c'est-à-dire de la mettre en relation avec le créole qui, à ce moment-là, n'était qu'une langue orale. Ainsi, Émile Nau a déclaré que la France « lirait [avec] plaisir sa langue quelque peu brunie sous le soleil des Tropiques¹² ». Brunir le français, c'est le moduler selon des inflexions créoles pour le rendre apte à exprimer les réalités antillaises. Il y a dans ce geste d'appropriation linguistique le refus de la nostalgie d'un français hexagonal, qui se serait conservé dans toute sa pureté aux Antilles. Brunir le français, c'est l'américaniser, le métisser pour qu'il puisse exprimer des réalités nouvelles. Les écrivains antillais parlent volontiers du marronnage du français par le créole, en référence aux esclaves marrons qui fuyaient les plantations pour échapper à l'ordre colonial. Glissant assimile cette stratégie d'appropriation calibanesque du français à ce qu'il appelle les ruses du détour. En tant que « première géographie du Détour », la langue créole en « contaminant » le français ne peut que le marronner, c'est-à-dire l'ancrer dans le réel américain.

Le métissage du français et du créole débouche sur l'oralité. On connaît l'importance de ce terme pour les écrivains de la créolité : « [L']oralité est notre intelligence, elle est notre lecture de ce monde, le tâtonnement, aveugle encore, de notre complexité. L'oralité créole, même contrainte dans son expression esthétique, recèle

un système de contre-valeurs, une contre-culture ; elle porte témoignage du génie ordinaire appliqué à la résistance dévouée à la survie¹³ ». En effet, aucun mot n'est plus employé dans les études sur la littérature antillaise que ce terme d'oralité, comme si la littérature pouvait être vraiment orale, ce qui serait une contradiction dans les termes. La présence des marques de l'oral dans les textes antillais, surtout ceux de la créolité, n'est qu'une tentative de reproduire les stratégies du conteur créole. D'ailleurs, *Solibo Magnifique* (1988) de Patrick Chamoiseau, un des romans emblématiques de la créolité, illustre les difficultés sinon l'impossibilité, même pour un « marqueur de paroles », d'inscrire l'oral dans l'écrit sans le dénaturer, car « l'écriture n'est pas l'oralité ». Néanmoins, ce serait une erreur de faire l'impasse sur la coprésence de l'oral et de l'écrit dans les littératures antillaises, coprésence qui renvoie à « la double scène » dont parle Laroche. C'est l'oralité qui rétablit la mémoire vraie des Antilles, car elle est le dépositaire d'une culture longtemps refoulée. L'oralité est aussi stratégie de résistance et pratique identitaire. Elle marque ce qu'Antonio Giménez Micó appelle « l'irruption des autres¹⁴ ».

Toute approche pédagogique de la littérature antillaise doit tenir compte des effets du créole sur cette littérature, sur le plan sémantique et rhétorique. En effet, malgré leur origine française, de nombreux mots créoles ont subi des déviations sémantiques en vertu desquelles ils en viennent à désigner des réalités complètement différentes de celles de leurs ancêtres français. Également, certaines images qu'on trouve sous la plume des écrivains antillais sont loin de relever d'une diction personnelle ; elles sont puisées directement à l'imaginaire antillais véhiculé par le créole. Une méconnaissance de ce soubassement créole pourrait nous porter à voir des figures là où il n'y en a pas.

Les dieux, les figures folkloriques et les héros

L'américanité de la littérature antillaise ne s'arrête pas aux éléments susmentionnés. Les divinités d'origine africaine qui peuplent les récits antillais ont elles aussi subi un processus de sécularisation¹⁵. Par exemple, Legba, le dieu des carrefours dans le panthéon voodoo,

n'est plus uniquement africain : il s'est américanisé. Un assez grand nombre de ces divinités ont trouvé dans le carnaval antillais l'ultime lieu de leur adaptation aux réalités du Nouveau Monde. De même, des figures folkloriques comme Lapin et Zamba, Bouki et Malis, Ti Jan et Bad John, qu'on retrouve chez des écrivains aussi différents que Simone Schwarz-Bart et Derek Walcott, sont des créolisations de personnages africains, sinon des créations autochtones. Le dernier trait de l'américanité de la littérature antillaise que nous mentionnerons se trouve dans l'hommage que les écrivains rendent aux héros haïtiens, qui sont les exemples les plus éclatants de l'*homo americanus*. Toussaint Louverture et le roi Henri Christophe ont, en ce sens, inspiré Glissant et Césaire.

Enfin, la littérature haïtienne s'est étendue, depuis quelques décennies, dans l'espace américain. Elle a une diaspora littéraire très active, notamment au Canada et aux États-Unis. C'est un autre trait de la double scène dont parle Laroche.

Conclusion

Elle est bien révolue l'époque où l'on appelait la littérature antillaise par toutes sortes de noms qui l'arrachaient à son américanité. Elle a été tour à tour appelée littérature française d'outremer et littérature française hors des frontières de la France. Ces appellations exogènes avaient la même fonction d'aliénation que les noms donnés par les colonisateurs aux pays conquis. La prise de conscience par les écrivains antillais de leur identité grâce à des mouvements comme l'indigénisme, la négritude, l'antillanité et la créolité a permis l'avènement d'une littérature qui affirme avec plus de force, à chaque étape, son ancrage américain. Dès lors, il ne s'agit plus de se tourner vers l'Afrique, encore moins vers la France, mais de traduire l'expérience américaine de ces peuples transplantés. Que ce soit à travers les motifs, les stratégies narratives, « l'emploi mineur du français », la littérature antillaise prouve qu'elle n'est ni africaine, ni européenne, mais américaine. Les Antilles ne sont pas une autre France, mais « l'autre Amérique », selon Glissant. □

* Professeur, Université de Guelph (Ontario)

Notes

- 1 Selon le contexte, nous emploierons de préférence au pluriel l'expression « littératures antillaises », qui inclut ainsi la littérature haïtienne.
- 2 « L'américanité des littératures au Canada français : thèmes, formes, genres, langues », dans André Fauchon [dir.], *La francophonie panaméricaine, état et enjeux*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2000, p. 24-25.
- 3 *Introduction aux littératures francophones*, Montréal, PUM, 2004, p. 141-142.
- 4 Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, 1997, p. 274.
- 5 Blancs créoles.
- 6 Fernando Ortiz, *Contrapunto cubano del tabaco y el azúcar*, Caracas, Fundación Biblioteca Ayacucho, 1978 [1940].
- 7 De Glissant, on peut, outre *Le discours antillais* déjà cité, consulter *Poétique de la relation* (Paris, Gallimard, 1990) et *Introduction à une poétique du divers* (Montréal, PUM, 1994) ; pour les auteurs de la créolité, il y a, entre autres, le désormais célèbre *Éloge de la créolité* (Paris, Gallimard, 1989).
- 8 *Dialectique de l'américanisation*, Sainte-Foy, GRELCA, 1993, p. 97.
- 9 *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 46.
- 10 Voir Oswald de Andrade, « Manifestes anthropophagiques : Europe », *Le modernisme brésilien*, 57^e année (mars 1979), p. 43-49 ; Maximilien Laroche : *La découverte de l'Amérique par les Américains*, GRELCA, 1989, p. 16. L'idée de l'assimilation d'une culture se trouve déjà chez Du Bellay, qui a plutôt parlé « d'innutrition ».
- 11 Voir *La fabrique de la langue*, Paris, Seuil, 2004, p. 256 ; *Vocabulaire des études francophones*, sous la direction de Michel Beniamino et Lise Gauvin, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005, p. 172-174.
- 12 Cité par F. Raphaël Berrou et Pradel Pompilus, *Histoire de la littérature haïtienne illustrée par les textes*, Port-au-Prince / Paris, Éditions Caraïbes / Éditions de l'École, 1977, t. 3, p. 8.
- 13 *Éloge de la créolité*, p. 34.
- 14 *L'irruption des autres*, Montréal, Balzac, 2000.
- 15 Voir Lucie Pradel, *Dons de mémoire de l'Afrique à la Caraïbe*, Paris, L'Harmattan, 2000.

D'aussi loin que je puisse m'en souvenir, le français, langue maternelle et officielle, n'a jamais soulevé la question d'une vision francophone dans mon milieu, car j'ai toujours vécu le français comme un simple vecteur de communication. Au fil des années, des expériences, des voyages hors de ce milieu naturel, j'ai été confronté à une prise de conscience. Je me suis rendu compte de l'importance et surtout de l'attachement que j'éprouve désormais vis-à-vis de ce milieu francophone.

La Francophonie est porteuse d'un message universel ayant une vision multilatérale. Elle contribue à mon développement personnel et culturel en fournissant des éléments riches en savoir et une possibilité de partage à l'échelle mondiale avec une communauté respectueuse de la diversité.

Son apport, tant dans le domaine de l'esthétique que sur le plan sonore, en tant que composante historique, permet l'harmonie et le sentiment d'appartenance à tous ceux et celles qui décident d'en faire une partie de leur vie. Le fait qu'une langue puisse voyager et établir des racines communes sur des continents aussi éloignés les uns des autres fortifie ce sentiment d'appartenance où que l'on soit et encore plus sur les territoires d'Amérique, zone trop souvent associée au seul cercle anglophone.

En tant que Caribéen dans un espace, considéré par plusieurs comme américain, je perçois la Francophonie comme un milieu entre la représentation de soi et celle du monde qui nous entoure ; un partage d'une langue, qu'elle soit maternelle ou officielle, afin de contribuer à l'évolution et, de fait, à l'amélioration de la société dans laquelle nous vivons.

Wesly Benjamin

originaire de La Guadeloupe, Centre de la francophonie des Amériques



- ♥ Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence Africaine, 1939.
- ♥ Jacques Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, Imprimerie de l'État, 1944.
- ♥ Simone Schwarz-Bart, *Pluie et vent sur Télumée Miracle*, Seuil, 1972.
- ♥ Patrick Chamoiseau, *Solibo magnifique*, Gallimard, 1988.
- ♥ Maryse Condé, *Traversée de la Mangrove*, Mercure, 1989.